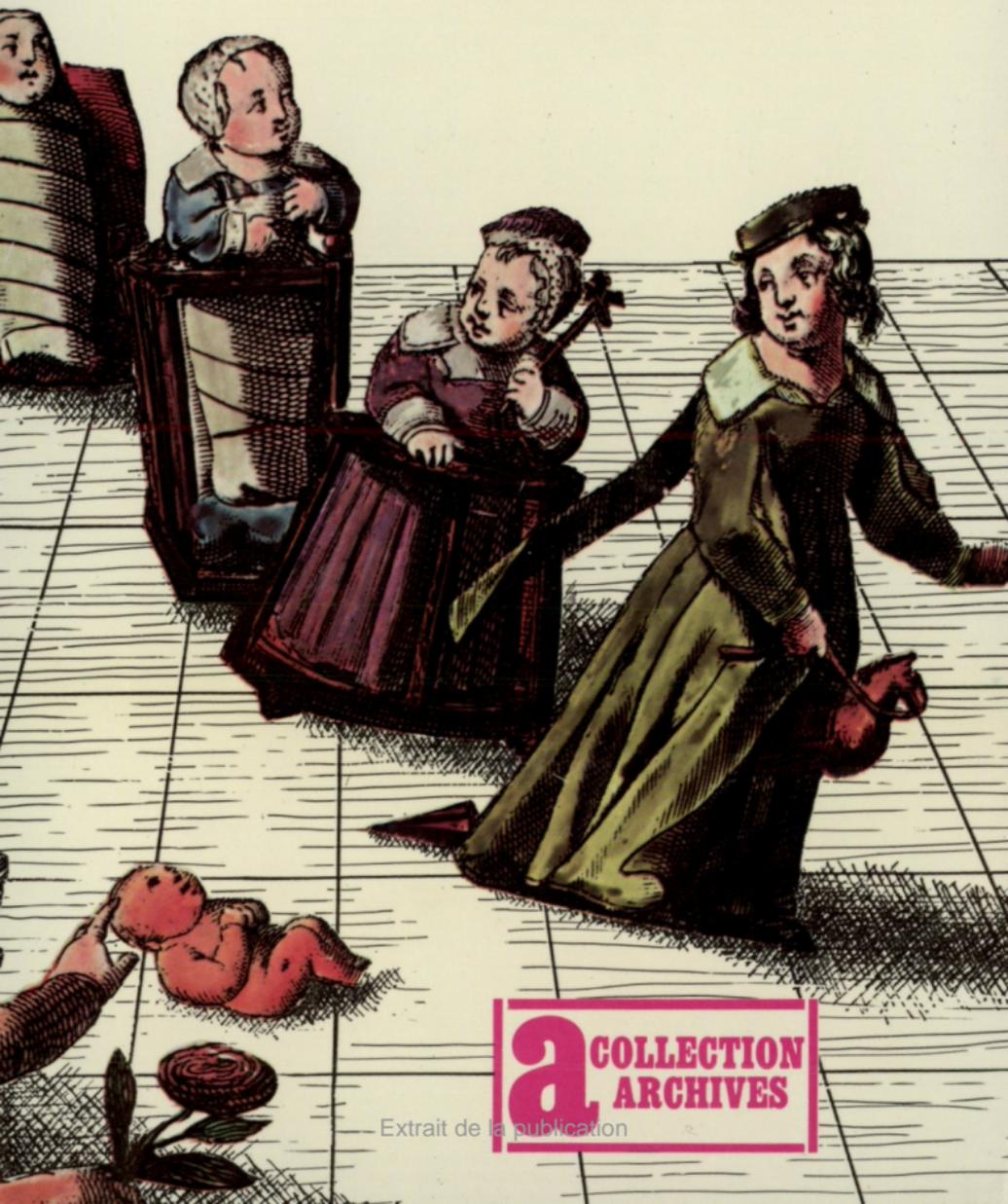


ENTRER DANS LA VIE

**Naissances et enfances
dans la France traditionnelle**

**présenté par J. Gélis,
M. Laget et M.-F. Morel.**



a COLLECTION
ARCHIVES

Extrait de la publication

Jacques Gélis est maître-assistant à l'université de Paris-VIII.

Ses recherches portent sur l'obstétrique
et l'accouchement aux xvii^e et xviii^e siècles.

Maître-assistant à l'université de Montpellier,

Mireille Laget s'intéresse actuellement aux problèmes de la grossesse
et de la naissance à l'époque moderne.

Marie-France Morel, maître-assistant à l'E.N.S. de Fontenay,
prépare une thèse sur la petite enfance
dans la France traditionnelle.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard/Julliard, 1978.*

Naissances et enfances

Engendrer un enfant est l'un des mythes de puissance les plus enracinés dans toutes les sociétés. Pour l'homme, c'est le signe de sa virilité. Pour la femme, la fierté de la fécondité. L'un et l'autre ont le sentiment de participer à la plénitude de l'univers et de perpétuer la race : orgueil, attendrissement, espérances auxquels la civilisation chrétienne a cherché à apporter une dimension nouvelle : le peuplement d'un royaume d'au-delà pour la gloire de Dieu.

Mais il n'a jamais suffi de concevoir et de mettre au monde pour peupler la terre d'un homme de plus. Encore faut-il que l'enfant naissant s'adapte et subsiste. Donner la vie et la protéger constitue souvent dans la France ancienne un permanent sauvetage. Pour l'enfant, le cap des cinq ans, qui représente grossièrement l'âge limite de notre étude, est déterminant à un double titre : limité dans l'espace pendant ses premiers apprentissages, il élargit son champ d'action; vulnérable à l'excès aux agressions microbiennes il rentre dans un âge où ses chances de vie sont plus sûres.

L'âge de la dépendance

Il y a peu de mots dans les sources écrites anciennes pour désigner l'enfant petit. Le vocabulaire utilisé pour le premier âge ne se dégage pas de deux ou trois mots : enfant, nouveau-né, nourrisson. Le terme de puériculture naît au XIX^e siècle seulement. Les traités et manuels concernant l'enfance sont des productions sèches dépourvues d'affectivité. On connaît mal l'utilisation faite autrefois dans les parlers locaux du vocabulaire affectueux dont nous nous servons aujourd'hui : bébé,

bambin, marmot, moutard, gosse. Mais il est sûr que dans la mentalité commune, la petite enfance est un temps sans attrait, sans personnalité, une espérance. Les traités « de la manière de soigner les enfants » qui existent déjà au XVI^e siècle et se multiplieront sans modification sensible de titre, sont un genre mineur par rapport aux traités de morale et d'éducation qui concernent les adolescents.

En effet, le petit enfant attend tout des autres, et particulièrement des femmes : sa mère, sa nourrice, ses grand-mères, ses sœurs aînées, ses tantes. C'est dans une totale dépendance qu'il apprend à vivre, à respirer, à se nourrir, à parler, à marcher, à reconnaître ses propres bases : la maison, la famille, le jardin, les animaux; à résister à la malnutrition et aux maladies épidémiques, et à survivre.

Mais du pouvoir des adultes, l'enfant ne saurait être protégé : de l'insouciance, de la violence, du sectarisme. Du nouveau-né estropié à la naissance, parce que certaines sages-femmes ne connaissent autre chose que la brutalité, au fils de religionnaire volé tout jeune à ses parents pour lui apprendre la religion romaine, l'enfant est façonné par l'univers matériel et mental des adultes : il est sans défenses. Un certain nombre de documents font de ce petit livre un musée d'horreurs : parce que l'habitude de la souffrance entraînait un certain fatalisme, voire une certaine insensibilité; parce que l'incapacité des adultes est grande à respecter chez les enfants un univers particulier; parce que peut-être notre vision est faussée par des sources qui prennent en compte l'accidentel ou le tragique dans la vie des enfants plus que ce qui est heureux et quotidien; on les aimait pourtant, mais dans la dureté et la rigueur, et sans conscience précise de leur propre sensibilité.

Or, de la protection à la prison, du maillot au carcan, de l'éducation à la contrainte, où se trouvent les limites? Bien des enfants sont livrés à eux-mêmes, perdus, abandonnés. Mais lorsqu'ils vivent dans un cadre familial ou institutionnel, il n'y a guère de place pour leur propre liberté.

Dans les données économiques, démographiques et religieuses qui constituent le cadre culturel de la naissance et de la vie de l'enfant, on observe, du XVI^e siècle jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, des mutations profondes, mais aussi une permanence des idées et des gestes.

La vie des enfants est étroitement liée à l'évolution du système économique : un système autarcique jusqu'au XIX^e siècle, où le repli sur elle-même de chaque unité de production entraîne une manière de se nourrir peu variée et souvent carencée. L'enfant est la victime privilégiée des crises et des disettes, mais aussi des guerres et des épidémies; la faible mobilité constitue pour des masses d'enfants mis en nourrice une rupture radicale avec le milieu familial; on écrit à la nourrice, on ne va pratiquement jamais voir son enfant. De tout temps, dans les classes déshéritées, l'enfant, même petit, a constitué une aide à la besogne. Mais au XIX^e siècle, la valeur-travail constituée par toute force humaine, et la mise en place des capitaux productifs du système industriel transforment peu à peu les conditions de vie de l'individu, et partant, celle des enfants : beaucoup d'entre eux quittent la campagne pour vivre à la ville; la plupart participent très jeunes au travail des petites unités de production; l'écart social s'accroît entre les nantis et les pauvres, chez qui les enfants sont plus malades et plus vulnérables.

Car il persiste au cours de ces quatre siècles un environnement tragique de la petite enfance : il naît beaucoup d'enfants, il en meurt beaucoup. Nos sociétés contemporaines ont au contraire évolué vers la parcimonie : nous avons peu d'enfants, nous en perdons peu. C'est au XVIII^e siècle que s'amorce un recul de la natalité et aussi de la mortalité infantile. Un début de contraception apparaît. Les médecins interviennent plus fréquemment lors de l'accouchement ou dans la petite enfance. La fécondité des couples diminue régulièrement à partir de la Révolution française, mais il faut attendre la fin du XIX^e siècle et les découvertes pastoriennes pour que la mortalité infantile diminue sensiblement. Dans les villages et

les quartiers d'autrefois, c'est un phénomène permanent que la naissance d'enfants, régulièrement décimés et renouvelés, dans un équilibre démographique précaire où l'espérance de vie est très faible et où la population, jusqu'au début du XVIII^e siècle, se maintient à peine à un niveau constant. La fécondité considérable des couples procède donc en partie d'un comportement plus ou moins inconscient : assurer la permanence de l'espèce. Il incombe aux adultes de préserver l'avenir de la famille à travers leurs enfants : la rage mise chez les nobles et les bourgeois à renforcer la lignée, à assurer la descendance, n'est-elle pas une volonté assez lucide de perpétuer sa propre race? Mais l'argument religieux comporte aussi une recherche de fécondité et correspond à une conviction profonde; il faut d'innombrables croyants pour défendre la foi chrétienne et préparer un royaume futur.

Le grand appel biblique à peupler et à maîtriser le monde (« Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la », Gen. I, 28) justifie l'instinct fondamental qui pousse au développement de la race. Dans la plupart des civilisations, l'enfant est un don du ciel et le signe de la protection divine sur le peuple. Et malgré l'idéalisation de la virginité depuis l'Église primitive, la femme qui conçoit et enfante est valorisée et d'autant plus respectée qu'elle met au monde une nombreuse famille. Ce don d'elle-même rachète son impureté. Les enfants qu'elle nourrit seront le réconfort du couple et la richesse du pays. Ceux qui meurent honorent Dieu dans le ciel. La stérilité, au contraire, a quelque chose de maudit et s'assimile à la sécheresse de la terre dans le désert, au tarissement des sources, à la famine. Chez les campagnards, parce qu'ils vivent près de la terre qui porte ou ne porte pas de fruits selon les caprices du ciel, survit aujourd'hui ce sentiment de malédiction.

Ainsi l'Église catholique romaine retrouve le grand mythe de la fécondité, et le diffuse dans une conception nataliste de la vie et dans une morale de la vie sexuelle. Toute attitude contraceptive est impensable aussi longtemps que le pouvoir de contrôle du clergé est dominant. Il naît autant d'enfants que la femme peut en porter pendant ses années de mariage.

Ces populations de la France ancienne assument-elles le poids d'une masse anonyme d'enfants? Chaque naissance peut-elle être une fête et chaque nouveau-né une personne?

Un thème, des sources

Enfances royales, enfances de saints ont nourri depuis le haut Moyen Age des récits et des contes : vies exceptionnelles qui prennent figure de légende et auxquelles pourra s'identifier le commun des mortels, récits qui justifient une morale, une conduite des hommes et une certaine structure de la société. On ne peut y chercher autre chose qu'une histoire ponctuelle, où l'unique et le miraculeux se développent en anecdotes : accouchements des reines ou naissances monstrueuses, paroles ou exploits d'enfants prodiges, souffrances d'enfants misérables. Chaque récit autour d'une naissance ou d'une enfance développe une symbolique propre qui doit émerveiller ou édifier.

Histoires d'enfants, mais non histoire de l'enfance. Il faut attendre le livre pionnier de Philippe Ariès, L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime (Paris, 1960), pour voir naître l'enfant comme objet d'histoire. L'étude des mœurs et des comportements autour de l'enfant dans le cadre de la maisonnée, de l'école ou de la paroisse, devient l'un des principaux domaines de l'histoire culturelle, sociale et démographique. C'est reconnaître que la famille et la communauté rurale sont le cadre fondamental de la vie des hommes. L'enfant y trouve ses bases et une structure qui définit une fois pour toutes son équilibre dans la vie.

L'orientation de l'histoire vers des thèmes sociologiques tels que la petite enfance et l'éducation lui ouvre des perspectives d'analyses nouvelles dans les domaines de la psychologie, de la médecine, de la littérature, de la morale et des religions. Elle suppose le maniement d'une énorme masse documentaire dont il ne ressort souvent que des éléments décevants et isolés.

Faire une histoire globale de l'enfance suppose une familiarité avec bon nombre de documents répétitifs. L'immense majorité des enfants laisse trace dans les registres paroissiaux. L'obligation de tenir ces registres émane en France d'ordonnances successives de François I^{er} et de Louis XIV (la première, celle de Villers-Cotterêts, date de 1539). Mais elles sont très inégalement appliquées. Toutes les naissances n'y sont pas enregistrées, il y manque souvent les enfants morts sans

baptême; curés et vicaires oublient des procès-verbaux et renoncent parfois, en période d'épidémie ou de forte mortalité infantile, à noter les décès des plus petits. Ce n'est qu'à partir de la fin du règne de Louis XIV que ces registres de paroisses sont partout — y compris dans la France du Midi — complets et reliés.

On est assuré de trouver dans les procès-verbaux de baptêmes et de sépultures, jusqu'à la Révolution, puis de naissances et de décès, au XIX^e siècle, des renseignements massifs sur les enfants mis au monde et sur ceux qui disparaissent : raison de la conception, prénom, situation sociale des parents, parrains et marraines, frères et sœurs, mort de la mère en couches éventuellement, décès de l'enfant lui-même. Autant d'indications qui définissent le cadre de la vie d'un enfant et des enfants, et que traduisent les fiches de famille établies sur indication des registres. De même, on peut effectuer des calculs sur la taille des familles à des dates particulières où l'on dispose de recensements ou de comptages. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, ils sont partiels. A partir de 1793, ils deviennent nationaux.

Les nécessités de l'administration nous permettent de disposer d'un certain nombre de registres ou d'enquêtes sur des situations particulières : archives des Intendances ou des Académies de médecine sur les sages-femmes et les chirurgiens, d'où se dégagent des éléments essentiels qui entourent la naissance d'un enfant; correspondances sur la mise en nourrice, comptabilités hospitalières sur les enfants abandonnés, registres judiciaires sur les conflits familiaux, l'avortement et l'infanticide, où transparait toute une conception de l'enfant dans la France ancienne. Documents massifs, austères, qui ne peuvent être parlants qu'après un effort de synthèse. Liasses énormes utilisées aujourd'hui de manière systématique grâce aux nombreux chercheurs qui dépouillent et qui analysent des données régionales.

Dans les conseils d'éducation, les anecdotes, les représentations figurées, les sources littéraires manuscrites ou imprimées, l'enfant est partout : enfants des livres de raison, des correspondances et des mémoires considérés, valorisés d's leur naissance; enfants des recueils de tradition populaire, enserrés dans des préceptes, des tabous, des croyances, des dictons de sagesse populaire; enfants des contes, princesse comblée à sa

naissance par le don d'une fée, petit poucet sacrifié par la pauvreté. Dans d'innombrables ouvrages, on rencontre l'enfant souvent par hasard, par une phrase glanée, inattendue et parfois lourde de sens.

Dans les livres de morale, de philosophie ou de médecine, l'enfant est pris en compte pour sa propre vie et pour son devenir. Traités d'accouchement, manuels d'éducation, sermons à l'usage des parents, livres de pédiatrie constituent des données de base, un regard d'homme de savoir sur l'enfance. Un enfant théorisé qui prend vie par ses images : tableaux, gravures, sculptures, pierres tombales, médailles, illustrations d'ouvrages, ou par les traditions du folklore : rites, chansons, gestes coutumiers.

Innombrables révélateurs, de plus en plus nombreux et connus du XVI^e au XIX^e siècle, et pourtant parcellaires, plus nourris sur les enfants des élites que sur ceux du peuple, sur ceux des villes que sur ceux de la campagne. Les sources documentaires sur la vie des petits paysans sont parfois à lire « en creux », plus significatives par ce qu'elles ne disent pas que par ce qu'elles disent. Tous ces textes émanent exclusivement des adultes imposant de ce fait leur propre vision de l'enfance.

Un monde d'adultes

Plus qu'aujourd'hui encore, les enfants sont déterminés par les cadres de pensée et les réalisations matérielles des adultes : le système des valeurs morales, qui donne à l'enfant un idéal d'homme croyant et vertueux, et ne fait aucune confiance à l'enfant seul; le comportement familial collectif, qui considère l'enfant comme une main-d'œuvre, chez les pauvres, ou comme l'héritier d'une fonction, chez les puissants; dans tous les cas, le fils ou la fille sont appelés à perpétuer le même monde, dans une société où on a la hantise des marginaux, la peur de l'enfant sauvage, de l'« enfant-bête »; cadre fragile, qui détermine pour la plupart, dès le jeune âge, une alimentation carencée, une espérance de vie très faible, une chance très mince de sortir de son horizon socio-économique.

On peut multiplier les éléments de la responsabilité des adultes, qui utilisent et dominent leurs propres enfants. Dans cette confrontation de quelques centaines de textes sur la conception de l'enfant, sa naissance, son exil en nourrice ou sa vie de famille, ses apprentissages, se découvre un certain trajet de l'idée d'enfance : la réflexion des philosophes et des éducateurs, l'attention et la tendresse des parents, la transformation des conceptions médicales ont opéré des mutations très lentes dans la vision de l'enfant : pris en charge par la médecine et par l'école autant que par sa propre famille, l'enfant contemporain impose pourtant peu à peu son mode d'exister et son autonomie.

Dans le monde où il lui est donné de vivre, le petit enfant s'inscrit dans un système de pensée et de subsistance dont il est, d'autant plus dépendant qu'il est, en grande part, démuné, sans force et sans pouvoir. Ses chances de vivre, sa manière d'exister, ses acquisitions corporelles et mentales se font dans un univers préexistant construit autour de lui, et dont les données culturelles, économiques, démographiques sont, dans la France d'autrefois, relativement homogènes : un système de pensée très élaboré, reposant sur les valeurs de la chrétienté et de l'Occident, et exerçant une pression considérable sur les mentalités collectives; une économie de subsistance fragile, qui offre peu de moyens de protéger la vie physique de l'enfant mais qui, évoluant vers une économie de production, l'exploitera peu à peu; une vision de la procréation et de la société où le couple et la famille, large ou réduite, constituent l'unité fondamentale. Les données de la théologie, de la morale, de la littérature, des arts picturaux, de l'économie, de la démographie se rejoignent pour donner une même vision de l'enfance. L'être humain en naissant n'est qu'à peine façonné, fragile, inquiétant et pourtant perfectible, un petit animal qu'il faudra faire grandir. Et pourtant déjà un homme, ce qui implique à son égard des modes de respect : un mode chrétien, exaltant l'enfant comme fils de Dieu; un mode humaniste, considérant l'être nouveau comme unique et aimable en lui-même.

Sodis 5,99

Donner la vie
est l'un des mystères de puissance les plus enracinés
dans toutes les sociétés. Engendrer,
porter, mettre au monde, accueillir, élever
un enfant, c'est tout ensemble
s'inscrire dans un système de contraintes biologiques
et de règles sociales, et manifester
un ordre de valeurs collectives. L'enfance
que nous connaissons, individualisée, valorisée,
institutionnalisée, est une invention récente.
Voici sa préhistoire, dans la France traditionnelle :
livres de raison et journaux intimes,
traités médicaux et manuels d'éducation, images et objets
racontent la longue durée des sentiments
et des gestes : des naissances et des enfances
environnées par la mort, encadrées par les rites
et la mémoire de la communauté
dont elles portent l'espoir,
promises à perpétuer un monde immobile.



*Collection d'inédits
au format de poche.*



Extrait de la publication